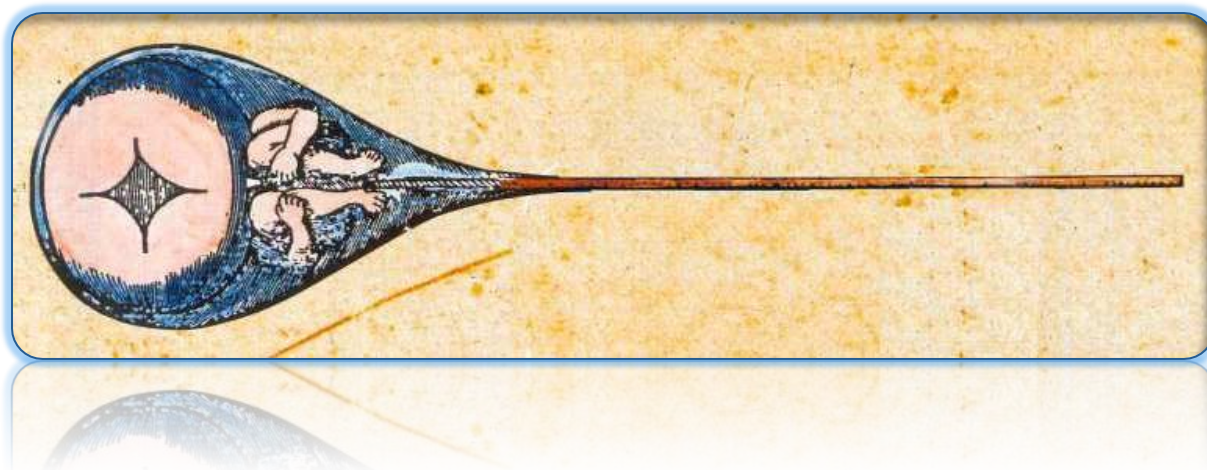


LA SCIENCE DE L'IDIOT DE JOHANN LE GUILLERM

LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE FACE À L'EXPÉRIENCE SENSIBLE DU MONDE



CATHERINE MARY

Dans sa conférence-spectacle, « *Le pas grand chose* », le circassien Johann Le Guillerm interprète le rôle d'un bouffon pour dénoncer le scientisme, cette idéologie qui place la méthode scientifique comme seule approche possible de la connaissance , avec son corolaire, le mythe de l'objectivité. Par son acuité, cette critique a pour intérêt de poser un regard sans concession sur l'absurdité du monde que produit le scientisme, au-delà l'hilarité dans lequel les *monstrations* du bouffon du *Pas grand chose* plongent parfois le spectateur. Il donne ainsi à réfléchir aux usages de la méthode scientifique tout en lui opposant sa science de l'idiot, «*la science de celui qui ne sait pas mais qui tente le savoir* ».

Mais quelle est donc cette science de l'idiot et comment s'inscrit-elle dans le retour du sensible dans la méthode scientifique, qui se trame notamment à travers des projets art-sciences ?

Pour y répondre, il faut d'abord présenter cet artiste emblématique du cirque contemporain, formé au Centre national des arts du cirque qui fonda en 1994 sa propre compagnie Cirque Ici, avant d'accéder à la reconnaissance. Son travail a été récompensé par plusieurs prix dont le Grand prix national du cirque en 1996 et le Grand prix SACD en 2017. On le qualifie souvent d'équilibriste, de mystérieux génie du cirque contemporain ou d'alchimiste. Il est aussi un marionnettiste d'un genre singulier, capable d'animer d'étranges échafaudages brinquebalants, faits d'assemblages de planches qu'en virtuose, il tient en équilibre. Seul en piste, dans son spectacle « *Secret, temps 2* » (qu'il a fait évoluer en 2020 en un nouveau spectacle, « *Terces* »), il captive le spectateur par la force de sa présence et par l'énergie qu'il insuffle à la matière.

Dans le *Pas grand chose*, en tournée en France depuis 2017, il confesse par la voix de son double, l'idiot, qu'il habite les choses et qu'elle l'habitent et Johann Le Guillerm habite la piste du cirque comme elle l'habite. Elle a voyagé dans son esprit jusqu'à en devenir une abstraction, « *L'espace des points de vue* ». Il oppose ainsi l'espace circulaire du cirque à l'espace frontal du théâtre, exposant le circassien à être vu depuis tous les points de vue, de dos comme de face et à intégrer, dans sa pratique, le regard de l'ensemble du public. « *L'espace de points de vue* » est au centre d'une réflexion philosophique sur le regard au fondement de sa pratique d'un « *Cirque mental* », développée depuis 2001 au sein un vaste projet nommé *Attraction*, qu'il décline en performances, sculptures, installations ou encore en spectacles.

C'est dans ce contexte qu'il faut considérer « *Le Pas grand chose* ». Docteure en virologie de formation ayant étudié l'histoire de l'art et devenue

aussi journaliste scientifique, j'ai aussitôt été interpellée par cette conférence-spectacle lorsque je l'ai découverte à l'automne 2017. Je préparais un dossier pour Le Monde sur les rencontres art-sciences et suite à ma rencontre avec Johann Le Guillerm, j'ai été invitée à assister à d'autres représentations du *Pas grand chose*. J'ai alors entamé un travail de recherche pour explorer la dimension philosophique du propos de cette conférence-spectacle, qui faisait écho à mon propre questionnement. J'éprouvais en effet la nécessité de mettre en abyme mon identité de scientifique et je m'intéressais à la posture au monde de l'homme moderne. Lorsque j'ai rencontré Johann Le Guillerm, j'ai commencé à essayer de comprendre en quoi cette posture se différenciait de celle du bouffon du *Pas grand chose* par son rapport au temps, à l'espace, à l'équilibre, et au regard sur le monde.

Ce bouffon entre en scène en poussant une carriole qui une fois installée fait office de paillasse avant d'entamer le récit de son autofiction pour exposer sa science de l'idiot, née du constat de son incapacité à faire « *l'inventaire du monde* ». Il confesse d'emblée ne pas être un « *scientifiss* » - un fils de la science - tout en lançant au spectateur un avertissement : « *La science de l'idiot ne prouve rien du monde au monde* ». Il énonce sa méthode : « *Tant qu'à faire le point sur le monde qui m'entoure, faire le point sur le point me semble finalement une ambition raisonnable et irréductiblement modeste* ». D'où l'ouverture de son « *observatoire du pas grand chose, du minimal du point* ».

Ayant ainsi présenté les motivations de son entreprise, il se lance dans une série de *monstrations* au cours desquelles il réalise face au spectateur ses expériences en science de l'idiot – ses chantiers - sur le ton neutre de

la conférence scientifique : les amas, les graphes compensatoires, l'irréductible, les mantines, l'alphabet à lettre unique et aux caractères multiples (AALU), les voilés, l'insucube, les élastiques, Matoc, les archimouvants.

Dans le chantier des graphes compensatoires par exemple, il déploie avec la virtuosité d'un mathématicien, des monstrations établissant des correspondances entre les chiffres, non pas sur la base de leur valeur conventionnelle mais de leur graphie : « *Le 1 que j'appelle le vertical, et qui est le contraire de l'horizontal se trouve à l'opposé de celui que j'appelle l'oreille. En dessous celui que j'appelle le nez, qui est le contraire du coude et se trouve lui aussi à l'opposé par rapport à l'oreille puis à côté du coude son inverse le genou* ».

L'univers du chercheur scientifique est par ailleurs explicitement convoqué par l'usage de la craie et du tableau noir et de termes empruntés au lexique de l'algèbre (« irréductible »), ou à la biologie (« mutation », « mitose ») ainsi que par le dispositif scénique. L'image filmée de l'expérience des archimouvants, projetée sur un écran, reprend l'iconographie de la vue microscopique. L'objet étudié est illuminé et grossi par le zoom de la caméra, ce qui permet d'en révéler les détails invisibles au regard du spectateur. L'image ainsi produite est une icône de la science. Un élément du monde invisible ou extraterrestre est révélé au public, nimbé de merveilleux.

Le bouffon qui se définit comme un idiot s'amuse donc avec la logique et s'autorise à faire n'importe quoi, en s'attaquant à toutes les disciplines scientifiques: l'algèbre, la géométrie, la physique, les sciences

naturelles. «*Comme vous le savez, nous avons 50 % de gènes en commun avec la banane, je me sens quand même assez différent, à pas grand chose près*», annonce t-il imperturbable, avant de comparer trois bananes et de les noter selon le capacité à se balancer plus ou moins longtemps sur la tranche.

Mais tout en dénonçant la vanité du scientisme, le bouffon élabore, d'une *monstrations* à l'autre, une réflexion philosophique sur le regard. En se défendant d'être un «*scientifiss*», un «*fil de la science*» (tout comme le croyant est «*fil de Dieu*»), il place le scientifique dans le camp des croyants. Après s'être présenté comme un idiot, il constate que «*démêler le monde (...), ne me l'a pas rendu plus limpide, bien que la seule chose qui {lui} apparut plus clair était qu' {il} n'y voyait pas mieux* ».

La raison pure est donc impuissante à libérer l'homme de ses croyances car elle est un moyen de «*plier le monde à ses fantasmes pour lui faire dire n'importe quoi* ». D'où le monde absurde qu'elle produit, que l'idiot s'amuse à déconstruire.

Mais si le monde est absurde, comment dès lors y vivre sans sombrer dans le désespoir ? Par le voyage intérieur, suggère l'idiot qui pourrait bien être «*un grand voyage introspectif en provenance d'un autre monde* ». Alors que le scientifique se prévaut de son objectivité en se plaçant à l'extérieur de son objet, le bouffon s'exprime depuis l'intérieur de lui-même et depuis l'intérieur des choses en étant «*la chose avec le regard explosif du ressenti* ». Et tel Sindbad Le Marin, il entraîne le spectateur dans les récits de ses différents voyages introspectifs qu'il nomme les *chantiers*, d'où il puise la connaissance fondant sa science de l'idiot.

En tant qu'idiot, il ne porte allégeance à aucune institution ni à aucun maître, ce qui le rend libre de tout tenter et si sa condition le prive de légitimité, elle l'autorise aussi à tout transgresser. Sa science élaborée « *sans en avoir l'air* » est une science du regard ayant pour horizon, le désir d'y voir clair. Cet horizon est mouvant car la lucidité est un idéal vers lequel le *Pas grand chose* invite à cheminer non pas pour conquérir une connaissance ou se glorifier d'un exploit, mais pour se connaître soi-même. Et comme il s'agit de se clarifier en se libérant de ses aveuglements, autant commencer par apprendre à regarder quelque chose de simple, « *Le pas grand chose, le minimal, le point* ».

Conscient des leurres que son esprit humain peut produire, le bouffon se met en abîme plutôt que de se fier à une méthode réputée infaillible. « *Et là, je ne sais pas si j'ai fait apparaître ce mystère où si je l'ai créé* », s'interroge-t-il après le chantier des amas, pour constater au chantier suivant que « *l'homme plie le monde à ses fantasmes pour lui faire dire n'importe quoi* ». Il en fait l'expérience avec le chantier des *Mantines*, au cours duquel il répertorie les « *multiples possibilités des déploiements de frontières et des frontières du déploiement* ». Des formes naissent du découpage de la surface d'une clémentine en suivant une frontière délimitée par un motif tracé à sa surface. Il est possible ensuite de décrire, classer et répertorier ces formes, selon la méthode scientifique. Et le répertoire des *Mantines* qui invite non plus à analyser et à commenter, mais à contempler, place le spectateur face à un abîme de perplexité. Nous ne contrôlons rien du monde, nous dit le bouffon et la science crée de l'illusion car le savoir qu'elle produit impose un point de vue sur le monde parmi la multiplicité des points de vue possibles. Il existe une infinité de possibilités de déploiements des frontières et de frontières du déploiement de la surface d'une clémentine

et l'humain peut inventer toutes les disciplines qu'il veut, répertorier autant de formes de surfaces de clémentines que cela lui chante, il n'en saura rien de plus sur le monde.

Avec le bouffon du *Pas grand chose*, l'homme, fragile, est placé face à sa propre finitude et il ne lui reste plus qu'à se rendre sensible à la poésie du monde dont la contemplation fait grandir en lui une connaissance sur la nature de son regard. « *A un certain moment, après avoir bien regardé le pas grand chose, je m'aperçois que ce que je vois me cache toujours quelque chose que je ne vois pas, que cette chose que je ne vois pas est cachée par ce que je vois et que depuis toujours l'homme ne perçoit que la moitié du monde parce qu'il est pourvu d'un regard frontal* ».

D'où la nécessité pour le bouffon « *d'ajuster le monde à la nature de son regard* » dans le chantier de l'AALU en invitant le spectateur à tourner autour du pas grand chose de manière à cartographier les possibilités de ses formes en fonction du point du vue. Il répertorie ainsi une multitude de formes possibles d'une spire, dans une cartographie qu'il nomme « *l'espace des points de vue* » tout en proposant au spectateur un protocole du regard. Il suggère à qui veut bien l'entendre de l'utiliser comme support de réflexion à des problématiques plus complexes. « *Et si je transpose cette réflexion à un espace plus philosophique, religieux ou politique, quelle serait sur ce planisphère la position spatio-graphique des différentes politiques sur un sujet et où se situeraient-ils sur cette cartographie de l'espace des points de vue, les uns par rapport aux autres ?* ».

A ce stade, il est intéressant de placer « *l'espace des points* » dans l'histoire de la peinture moderne. Il s'affirme en effet comme une nouvelle

réponse au questionnement que le philosophe François Jullien résume ainsi dans son essai sur l'art de peindre dans la Chine ancienne, «La grande image n'a pas de forme » (Seuil, 2003) : « *Une question qui n'a cessé de hanter la peinture moderne, et même disons fait sa modernité- cela disons depuis un siècle (Cézanne)- pourrait, parmi bien d'autres formulations, s'exprimer je crois de cette façon-ci : comment penser - et produire - une image qui ne soit pas limitée par le caractère individuel, ou mieux individuant de la forme ? (...)* ». Il poursuit son analyse en reliant la focalisation du regard à l'invention de la perspective : « *La perspective notamment s'en est trouvée irrémédiablement condamnée, puisque prétendant rendre le plus complètement le réel, i.e. selon ses trois dimensions, voici qu'elle rate, du seul fait qu'elle choisit de percevoir d'un seul point de vue, de peindre d'un seul côté, la dimension de la coexistence – des divers points de vue comme des divers côtés – qui fait tenir ensemble la réalité, co-haere, et forme, au sens propre du terme, sa cohérence* ».

« L'espace des points de vue » est une tentative pour faire tenir ensemble les points de vue sur le *Pas grand chose*, comme les peintres cubistes tentaient de faire tenir ensemble différents points de vue sur un même sujet sans pour autant résoudre la question de la cohérence du réel. Mais parce qu'il cherche l'exhaustivité sur les points de vue, l'espace des points de vue est aussi une tentative d'épuisement du *Pas grand chose* qui révèle notre incapacité en tant que modernes, à saisir le réel, faisant écho à la tentative de Georges Perec d'épuiser la place Saint Sulpice à Paris dans « *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* ».

Et puisque pour qu'on ne peut pas accepter l'insaisissable du *Pas grand chose* sans se dépouiller de ses illusions, l'espace des points de vue

est une utopie. Sans en être dupe, le bouffon interpelle ses contemporains en perturbant leur croyance sur le pouvoir attribué à la raison, pour mieux la faire résonner avec l'injonction intemporelle à se connaître soi-même. Car si l'idiot est celui qui ne sait pas mais qui tente le savoir, il est surtout celui qui a tenté le voyage intérieur et qui en revient riche de connaissance. *« Cette toque est les fruit de ma culture capillaire et la métaphore de l'entrelace du fil de ma pensée qui au fur et à mesure de l'observation autour du Pas grand chose construit une forme de connaissance et devient ma culture ».*



Le bouffon du Pas grand chose réhabilite ainsi la dimension sensible de l'expérience monde en la hissant au-dessus de la raison pure, ravivant une critique ancienne du mythe de l'objectivité, qui opposait déjà au XVIII^e siècle les newtoniens et les anti-newtoniens. Pourtant ce mythe est coriace et charrie, d'une époque à l'autre, son lot de théories absurdes.

Au XVII^e siècle, les savants animalculistes voyaient dans le spermatozoïde un petit homme préformé, l'homunculus perpétuant le mythe platonicien attribuant à l'homme le pouvoir d'insuffler l'âme humaine tandis que la femme ne serait qu'une matrice (persistant selon l'anthropologue Française Héritier dans notre culture par l'histoire de la « petite graine »). Ils

s'opposaient aux ovistes qui voyaient, eux ce petit homme, dans « *l'oeuf de la femme* ». Il a fallu attendre la théorie cellulaire, vers la fin du XIXe siècle pour comprendre que l'homme comme la femme apportaient leur contribution à la création de l'humain en devenir.

Le scientisme a aussi écrit les pages les plus dérangeantes de l'histoire des sciences, avec le racisme scientifique qui s'est développé à partir du XIXe siècle pour justifier la domination de la race blanche sur la race noire, et auquel le biologiste Stephen Jay Gould consacra un ouvrage qui fit date, «*La malmesure de l'homme* ». «*Je m'élève contre le mythe selon lequel la science est en soi une entreprise objective qui n'est menée à bien que lorsque les savants peuvent se débarrasser des contraintes de leur culture et regarder le monde tel qu'il est réellement* », écrivait-il.

Et le mea culpa des biologistes vis à vis du racisme scientifique, le mythe de l'objectivité. Dans les années 1990s, des généticiens partis à la conquête du « Grand livre de la vie » qu'était la double hélice d'ADN se mirent à questionner selon leur point de vue et sans leur consentement, l'ADN des peuples premiers. Peu brassé, contrairement à celui des populations issues de multiples vagues migratoires, l'ADN des peuples premiers intéresse particulièrement les généticiens qui recherchent les signatures génétiques des origines géographiques des premiers peuples dispersés sur la planète. Ils tentent également d'authentifier les déterminants génétiques de maladies telles que le diabète ou l'arthrite, particulièrement fréquentes chez certains de ces peuples.

Mais lorsqu'ils se lancèrent dans ces recherches, certaines de leurs pratiques réveillèrent la colère des amérindiens d'Amérique du Nord qui reprochèrent aux généticiens occidentaux de leur voler leur ADN comme leurs

ancêtres leur avaient volé leurs terres. Il en résulta plusieurs procès dans les années 2000s, dont le plus retentissant fut celui intenté en 2004 par les indiens de la tribu Havasupai. Cette tribu isolée du Grand Canyon en Arizona accusait une équipe de généticiens de l'Université de l'état d'Arizona d'avoir mené sans leur consentement des études révélant leur prédispositions à la schizophrénie et leur taux élevé consanguinité. Autant de sujets tabous pour les Havasupai dont la population avait été réduite au début du XX^e siècle à 80 adultes en âge de procréer. En 2010, les généticiens se virent obligés de verser une compensation de 700 000 dollars à leur tribu pour le financement d'une clinique et d'une école et de restituer les échantillons d'ADN.

Depuis, une réflexion éthique s'est engagée afin de mettre fin à ces pratiques et d'impliquer activement les représentants des peuples premiers. En 2010, dans un discours intitulé «*Culture : le langage silencieux que les généticiens doivent apprendre*», le biologiste Rod McInnes, président de la Société américaine de génétique, exhortait les 7000 participants de l'assemblée annuelle, à impliquer les peuples autochtones dans des recherches participatives. Il insistait sur le respect de leurs croyances, de leurs revendications à l'auto-détermination et sur la répartition des bénéfices issus des retombées des recherches. «*La réalité prédominante aux yeux des populations indigènes réside sans doute dans le fait que nous, généticiens de culture occidentale, appartenons à la culture dominante*», soulignait-il. Des projets de recherches participatives intégrant le point de vue des représentants les peuples premiers se sont depuis développés, reconnaissant la dimension culturelle des questions posées à l'ADN.

Peut-on y percevoir une fissuration du mythe de l'objectivité ? «*D'un œil observer le monde extérieur, de l'autre regarder au fond de soi-même*»,

écrivait le peintre Amadéo Modigliani. Et cet œil regardant au fond de soi-même sur lequel le bouffon du *Pas grand chose* attire l'attention, contribue à l'avènement de nouvelles postures lorsqu'il est intégré à la méthode scientifique, notamment au sein des projets art-sciences. Nombreux sont ainsi les scientifiques à prendre conscience de l'intérêt de la dimension sensible du rapport au monde dans leur travail de recherche. Dans un impromptu scientifique du groupe des n+1, intitulé « *Des voix dans la tête* », la linguiste Hélène Løevenbruck incarne ainsi avec sensibilité son propre personnage de chercheuse, pour mettre en partage les questionnements orientant son travail de recherche, dans une forme théâtrale nouvelle où le scientifique n'est ni un sachant, ni un pédagogue, mais un chercheur conscient de sa propre subjectivité.

L'étude scientifique de la subjectivité elle-même, acquiert un intérêt inédit. Dans son livre « *Le cinéma intérieur* » (Odile Jacob, 2020), le neurologue Lionel Naccache démontre ainsi, expériences scientifiques à l'appui, que les images qui se forment en nous sont des illusions du réel. Il invite les scientifiques à considérer comme un sujet d'étude important, la thématique de la vie intérieure. « *Oui, nos rapports conscients {nos croyances} sont de fascinants objets mentaux. Ne pas les prendre en considération reviendrait à ne pas s'intéresser à l'étoffe de la conscience. Comprendre comment quelqu'un peut se rapporter tel ou tel contenu à un moment donné est une question scientifique fondamentale*», écrit-il.

Ainsi, si l'idiot du *Pas grand chose* se défend d'être un *scientifiss*, un fils de la science, on peut se questionner sur la posture du scientifique aujourd'hui, contraint à descendre de la tour d'ivoire de l'objectivité pour se placer au niveau du monde. Il ne s'agit donc plus d'opposer la rigueur de la

méthode à l'expérience sensible du monde mais d'inventer de nouvelles alliances comme le propose notamment le philosophe Baptiste Morizot dans « Sur la piste animale » (Actes Sud, 2018), afin d'outrepasser la dualité propre à la modernité et d'allier le cœur à la raison.

ICONOGRAPHIE :

Figure 1 : *L'homoncule*. Une des particules sources envisagées pour l'homme d'après les premières observations de spermatozoïdes au microscope. Gravure originale de Nicolas Hartsoeker, 1694 étayant la théorie préformiste défendue par les animalculistes.

Source : https://www.researchgate.net/figure/L-homoncule-une-des-particules-sources-envisagees-pour-lhomme-dapres-les_fig1_280878773.

Figure 2 : *Regard intérieur sur l'écorce d'un pin*. © C. Mary. Comps (Drôme), Janvier 2021